

plus de deux siècles, au cœur du delta du Mississippi, un groupe de fileurs acadiens a cultivé du coton brun doré. Le coton coloré ne s'est toutefois jamais imposé commercialement.

Le triomphe du blanc

L'invention de la machine à filer, en 1769, et celle de l'égreneuse à coton (qui sépare les fibres des graines), en 1794, ont favorisé les plants de coton blanc dits cotons «upland» dont les fibres résistent mieux au travail mécanique. La Révolution industrielle était en marche, et l'apparition des teintures chimiques a condamné le coton coloré : il était moins coûteux d'utiliser du coton blanc et de le teindre dans n'importe quelle nuance que d'utiliser du coton naturellement coloré. Dans les années 1900, la plupart des variétés indigènes de coton coloré cultivées en Afrique, en Asie, en Amérique centrale et en Amérique du Sud ont été remplacées par les variétés à fibres blanches.

Toutefois, Haïti a brièvement produit du coton naturellement coloré dans les années 1930. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'Union soviétique a également pallié le

manque de teinture en cultivant des cotons verts et bruns. Le gouvernement des États-Unis étudia alors la rentabilité de telles cultures, mais les experts conclurent à un trop faible rendement en fibres, en outre trop courtes, et le coton coloré fut officiellement abandonné.

Puis, au début des années 1990, le coton naturellement coloré est soudain redevenu à la mode. De grandes

marques de vêtements ont commencé à acheter du coton qui «respecte l'environnement», c'est-à-dire cultivé sans produits phytosanitaires. Les cultivateurs de coton consomment en effet environ 23 pour cent des insecticides mondiaux pour combattre des ravageurs, tel, sur le continent américain, l'anthonyme du cotonnier, un coléoptère qui dépose ses œufs dans les boutons floraux.



James M. Vreeland Jr.

3. LA RÉCOLTE DU COTON est faite à la main au Pérou (*en haut*). Les femmes trient ensuite le coton en fonction de la couleur et de la qualité (*en bas, à gauche*). Enfin, le coton est égrené par des machines afin que les graines soient séparées des fibres (*en bas, à*

droite). Les égreneuses présentées ici furent conçues et brevetées en Angleterre il y a plus d'un siècle. Bien qu'elles fonctionnent toujours très bien, la plupart d'entre elles ont été récemment remplacées par des égreneuses modernes.

Les cultivateurs américains, qui pratiquent une agriculture fortement mécanisée et à haut rendement, sont les premiers consommateurs de produits phytosanitaires, avec 35 pour cent du total, devant les producteurs indiens, avec près de 11 pour cent.

Certains de ces produits, parmi lesquels l'aldicarbe, le méthyl-parathion, la trifluraline et le terbufos sont toxiques. Ainsi, la trifluraline perturbe

les systèmes hormonaux et reproducteurs des animaux ; aux États-Unis, le terbufos est classé comme un cancérogène potentiel pour l'homme. Ces produits sont dangereux pour les agriculteurs qui les utilisent, mais ils sont aussi lessivés dans le sol, vers les ruisseaux, les rivières et les nappes aquifères, tuant les poissons et contaminant le bétail. En outre, le coton blanc est généralement blanchi après la récolte,

par des traitements à base de chlore. Il est ensuite teint à l'aide d'autres produits chimiques, dont la plupart contiennent des métaux lourds, que l'on retrouve souvent dans les eaux usées.

Les inquiétudes suscitées par cette toxicité ont conduit les consommateurs et les industriels à se tourner de plus en plus vers les producteurs de coton biologique. Les normes varient selon les pays, mais le coton est dit « biologique » s'il est cultivé sur un terrain qui n'a reçu aucun produit phytosanitaire depuis un à trois ans (bien que la durée de vie de plusieurs produits rende peu probable leur élimination totale en un délai aussi court). Aujourd'hui, du coton biologique, en particulier du coton naturellement coloré, est cultivé sur près de 8 000 hectares, aux États-Unis et dans une demi-douzaine d'autres pays.

Arrêter l'arrachage

Au Pérou, en 1982, j'ai créé le Projet du coton indigène, avec le soutien des ministères du Travail et du Tourisme, afin de promouvoir la culture et l'utilisation du coton coloré. Le renouveau de cette tradition a nécessité la modification de la politique cotonnière du Pérou. Depuis 1931, en effet, le gouvernement péruvien avait adopté une série de lois et de décrets visant à la destruction du coton coloré indigène, afin de protéger les variétés blanches, plus rentables. Afin d'éradiquer les ravageurs du coton, on a éliminé des plaines côtières toutes les autres plantes hôtes, y compris les variétés de coton coloré, l'arbre à kapok péruvien (*Bombax discolor*) et, même, un coton dit sauvage, car dépourvu de fibres véritables (*Gossypium raimondii*) : ces plantes pérennes abritent des parasites dont la culture annuelle des variétés blanches rompt le cycle biologique. Les produits phytosanitaires ont été abondamment utilisés et les anciennes traditions de rotation des cultures, qui avaient pourtant fait leurs preuves, ont été abandonnées.

Malgré l'échec de ce programme, la législation des années 1930 est restée en vigueur jusque dans les années 1980, avec des conséquences dévastatrices : la diversité génétique du coton



4. UN FIL DE COTON, à fort grossissement, révèle l'entortillement naturel qui facilite le filage du coton. Les taches sombres donnent la couleur.



5. LA LONGUEUR DES FIBRES du coton dépend de l'espèce. Les deux espèces présentes en Afrique et en Asie, *Gossypium arboreum* et *Gossypium herbaceum*, ont des variétés naturellement colorées et des fibres courtes ou moyennes. Les deux espèces d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, *Gossypium barbadense* et *Gossypium hirsutum*, ont des fibres moyennes ou longues.